



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

146-147 | 2016
Craquelures globalisées du religieux

Quel « droit de cité » ?

L'anthropologie en partage dans les quartiers populaires

Which "Right of Citizenship"? Shared Anthropology in Working-class Neighborhoods

Barbara Morovich



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6547>
DOI : 10.4000/jda.6547
ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2016
Pagination : 277-296
ISBN : 979-10-90923-12-6
ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Barbara Morovich, « Quel « droit de cité » ? », *Journal des anthropologues* [En ligne], 146-147 | 2016, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 02 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6547> ; DOI : 10.4000/jda.6547

Journal des anthropologues

QUEL « DROIT DE CITÉ » ? L'anthropologie en partage dans les quartiers populaires

Barbara MOROVICH*

Quelle est actuellement la place de la recherche anthropologique sur les quartiers populaires¹ en France ? Regardés souvent comme des territoires à part, ces lieux se construisent en miroir et en lien avec la société (Castel, 1995 : 30) : mais le miroir est déformant et les liens non reconnus. Cet article naît de l'interrogation sur le rôle actuel de la discipline et de ses méthodes au moment crucial du

* AMUP-ENSAS (Architecture, morphologie/morphogénèse urbaine et projet – École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg),
6-8 bd du président Wilson – 67068 Strasbourg
Courriel : barbamorovich@yahoo.fr

Je tiens à remercier Annie Benveniste (université Paris 8) et Bruno Proth (ENSA-PVS) pour leur relecture et leurs conseils. Je remercie également Monique Selim (université Paris 7) et Anne Raulin (université Paris 10) pour l'entretien qu'elles m'ont accordé au sujet de l'anthropologie urbaine. J'ai une dette particulière envers les membres de l'association Horizome et les habitants de HautePierre que j'ai pu interviewer. Je reste toutefois responsable des propos tenus dans cet article.

¹ Selon Marie-Hélène Bacqué et Yves Sintomer (2002 : 41-42), il y a des continuités entre les quartiers populaires traditionnels et ceux d'aujourd'hui, surtout en ce qui concerne les classes sociales des résidents, leurs représentations communes face à la précarisation et aux discriminations auxquelles elles sont confrontées. De plus, les auteurs soulignent une sociabilité de proximité spécifique et un fort attachement au quartier.

changement des quartiers « sensibles », notamment à travers des processus de bouleversements urbains, dont l'impact sur les inégalités sociales est largement questionné². Qu'apportent l'ethnologie et l'anthropologie sur ces terrains, au-delà d'une méthode ethnographique plébiscitée par toutes les sciences sociales ? L'article abordera aussi quelques questions méthodologiques qui découlent d'un terrain que j'ai effectué dans un quartier de la périphérie de Strasbourg : comment m'y prendre, de quelle manière serai-je affectée par cette enquête au sein d'un quartier dit « sensible » ? Ces lieux sont surmédiatisés (Sedel, 2009) et présentés de façon stéréotypée. Dans cette arène, j'ai assumé un rôle qui était imposé par le jeu des assignations. Cependant, mon engagement dans un processus associatif est venu dévier mon approche engendrant des re-questionnements méthodologiques.

Afin d'analyser mon terrain à travers quelques exemples précis, j'aborde la constitution des méthodes d'une anthropologie de la modernité occidentale. C'est à travers cette tradition disciplinaire que je pose ensuite quelques jalons pour une « anthropologie partagée ». Cette expression, déjà utilisée par Jean Rouch, fait référence à une discipline au sein de laquelle l'ethnologue assume sa position, partageant avec les autres acteurs l'appartenance diachronique et spatiale de son terrain et ouvrant les résultats de son enquête à la validation de ses interlocuteurs (Colleyn, 2004). J'ai engagé mon terrain selon une démarche similaire que je considère comme la seule possible dans un lieu si fortement stigmatisé, choisissant ainsi mon camp dans la ville et ses acteurs.

Les défis de l'observation ethnologique dans les quartiers populaires

Les banlieues françaises, les quartiers populaires de « grands ensembles », restent peu étudiés par l'anthropologie alors qu'ils sont

² Voir notamment Epstein (2015 : 158-171).

un terrain privilégié de la sociologie française³. Quelques temps après les émeutes de 2005, Didier Fassin (2006) ainsi que Laurent Bazin et Monique Selim (2007) soulignaient l'absence d'un véritable questionnement anthropologique au sujet de la « crise des banlieues ». Malgré un séminaire que l'Association française des anthropologues avait dédié au sujet en 2006, cette question a été finalement peu traitée par la suite. Pourtant, les terrains périphériques (bidonvilles français, quartiers de « grands ensembles ») avaient été l'objet des ethnographies innovantes de Colette Pétonnet⁴. Par la suite, des terrains anthropologiques au sein de grands ensembles avaient été menés par Gerard Althabe et Monique Selim, qui ont ouvert à une lecture anthropologique de la xénophobie (Althabe & Selim, 1987 ; Selim, 1979). La faible crédibilité accordée par une partie des anthropologues français à de tels sujets, trop proches de la sociologie et suspects par la difficulté à isoler leur objet serait l'explication de ce faible engouement⁵. On peut souligner l'apport essentiel de l'observation anthropologique lorsqu'elle se penche sur ces territoires : selon Monique Selim, si les sociologues mettaient surtout en évidence la question de l'anonymat des banlieues, les anthropologues constataient qu'il y avait au contraire « une sursaturation des rapports personnels locaux » (Selim, 2006 : 198). Dans ce même sens on peut citer *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages* (Lepoutre, 1997). L'auteur y étudie les codes, les

³ Parmi les nombreux chercheurs ayant traité le sujet, en plus des références données dans ce texte, je signale notamment Gérard Mauger, Laurent Mucchielli, Sylvie Tissot, Marwan Mohammed, Éric Marlière, Cyprien Avenel, Didier Lapeyronnie, Loïc Wacquant.

⁴ *Ces gens-là* (1968) ; *On est tous dans le brouillard* qui paraît en 1979, mais dans une version tronquée et plus politiquement correcte par rapport au thème, brûlant pour l'époque, des bidonvilles qu'on est en train d'éradiquer. En 1982, la partie supprimée sera reprise dans le livre *Espaces habités*. La réédition de 2012 réunit les deux publications.

⁵ Monique Selim revient sur son expérience de jeune ethnologue en banlieue, condamnée à un sujet peu exotique et attrayant, tandis que d'autres se penchent sur des terrains plus fascinants qui suscitent l'engouement de l'ethnologie française.

rites et les langages d'adolescents de banlieue et prouve à quel point la méthode ethnographique est fertile à la lecture des groupes sociaux dans des espaces périphériques. Son terrain au Quatre-Mille à La Courneuve souhaite rompre avec la sociologie de la « galère⁶ » qui attribue à la décomposition de la société industrielle et à l'épuisement du mouvement ouvrier la production d'anomie et de violence dans les cités. La méthode d'observation anthropologique apporte une vision plus nuancée : selon David Lepoutre « l'observation participante permet ici d'accéder à des logiques autres que celles qui ressortent des analyses issues des travaux des groupes de recherche de l'intervention sociologique » (1997 : 24). Il fait apparaître non pas une violence anémique mais une « violence signifiante, codifiée, contrôlée et mise en forme, en somme une violence cultivée » (*ibid.*).

Comment le rôle d'observateur est-il abordé et négocié sur ces terrains ? Monique Selim, dans l'entretien, revient sur sa propre pratique de terrain comme étant caractérisée par des relations impliquées, rappelant « l'implication maîtrisée » à laquelle Gérard Althabe fait également référence. Elle estime être dans une posture d'analyse du transfert et emploie, de manière hétérodoxe par rapport à la psychanalyse, les catégories de transfert/contre-transfert, en réactivant des méthodes déjà employées par Georges Devereux (1980). Les positions sont divergentes lorsqu'il s'agit de la question ethnique. Selon Annie Benveniste (2007), il y a le risque de construction de micro-territoires, de découpages sociaux artificiels correspondant à des objets de recherche qui déconnectent les habitants de leurs groupes socio-économiques, les assignant à un lieu (un espace résidentiel précis, des quartiers-ghettos...). D'un autre côté, selon Anne Raulin⁷, la dimension ethnique a été perçue, dès les travaux de l'école de Chicago, comme une ressource qui permet certaines formes d'intégration, aussi paradoxale que cela puisse

⁶ Selon François Dubet (1987), la « galère » est issue de trois principes : désorganisation, exclusion, rage.

⁷ Interview d'Anne Raulin par Barbara Morovich, Paris, 19 juin 2014.

paraître. Dans l'espace urbain, l'agentivité des minorités urbaines, leur capacité à participer à la construction réelle et symbolique de la ville est manifeste, c'est ce qu'Anne Raulin (2000) n'a cessé de mettre en avant dans ses travaux sur Paris.

Comment le chercheur se positionne-t-il parmi les acteurs alors qu'il enquête dans un quartier populaire ? Sa position cache (mal) des rapports de domination que les interlocuteurs du face-à-face connaissent : l'anthropologue, par son appartenance culturelle et de classe, renvoie les habitants stigmatisés à leur position dans l'échelle sociale et inscrit dans son terrain des rapports politiques contemporains (débat sur l'identité, l'immigration, les politiques de la rénovation urbaine...) ; sa position peut devenir un élément déterminant pour décrypter les dynamiques du terrain. Le rapport de confiance qui s'installe dans la relation de long terme reste fondamental. En reprenant l'affirmation de Bourdieu, si tout échange linguistique contient la virtualité d'un acte de pouvoir « cette potentialité peut être mise entre parenthèses, comme il arrive souvent dans la famille et dans les relations de *philia*, au sens d'Aristote, où la violence est suspendue dans une sorte de pacte de non-agression symbolique » (Bourdieu & Wacquant, 1992 : 120). Un « pacte » qui se négocie grâce à la relation de long terme et à la réciprocité du don et du contre-don (Bouillon, 2006) : c'est ainsi que je définis la posture « d'engagement », étymologiquement le fait d'offrir quelque chose « en garantie » ou « en gage », en échange de ma présence sur le terrain.

Méthodologies des terrains urbains : adaptations, inventions, glissements

L'anthropologie urbaine française, dès sa naissance, se confronte à la question de la méthode⁸. Certains anthropologues sont

⁸ Deux institutions importantes sont le Laboratoire d'anthropologie urbaine (LAU), fondé par Jacques Gutwirth et Colette Pétonnet en 1984, et l'Équipe de recherche d'anthropologie urbaine et industrielle (ERAUI), fondée en 1979 par Gérard Althabe, devenue Centre d'anthropologie des mondes contemporains (CAMC) en 1994.

tentés par la transposition de méthodologies propres à l'anthropologie générale, fabriquées pour des enquêtes et des terrains extra-européens⁹, tandis que d'autres cherchent à sortir du schéma selon lequel le savoir anthropologique se construit à partir d'une « distance maximale » entre l'enquêteur et son interlocuteur. Selon Monique Selim¹⁰, une telle divergence méthodologique correspond à des postures idéologiques différentes : l'anthropologie avait été, jusque dans les années 1970, assez timide vis-à-vis de l'engagement du chercheur et de son implication réflexive¹¹. Colette Pétonnet affirme notamment suivre les pas de André Leroi-Gourhan, selon lequel l'ethnologue devait « se faire comme étranger à son propre milieu » et conserver le regard distancié, même si elle admet que cela « est plus difficile ici... que dans un village totalement étranger à votre culture » (Paquot, 2008 : 652). De son côté, Jacques Gutwirth trouve « peu pertinent » en anthropologie urbaine le problème de la distance socioculturelle : une certaine distance peut être gardée tout simplement en habitant un autre quartier, ou étant d'un milieu social différent (Gutwirth, 2012 : 8). Toutefois, il est conscient de la nécessité de déplacer l'observation sur des citadins « en tant que tels, non plus ... en tant que porteurs d'un passé rural qui serait le vrai objet d'étude de l'ethnologie » (*ibid.*, 1978 : 40).

Une autre question, liée à la précédente, deviendra progressivement cruciale au sein de l'anthropologie, celle de la position de l'observateur et du rapport entre le chercheur et ses interlocuteurs, c'est-à-dire l'analyse de la « situation de terrain ». La position de

⁹ « Avec le soutien de deux professeurs d'ethnologie de l'université de Paris, Roger Bastide et André Leroi-Gourhan, nous comptions tout bonnement transposer les méthodes et les concepts de l'ethnologie-anthropologie qu'ils nous enseignaient à des groupes dans la banlieue de Paris... mais nous n'avions pas vraiment conscience d'ouvrir une spécialité nouvelle de la discipline » (Gutwirth, 2012 : 7-8).

¹⁰ Interview de Monique Selim par Barbara Morovich, Paris, 4 octobre 2013.

¹¹ Elle souligne tout de même des exceptions sur la question de l'engagement comme chez Maurice Godelier et Emmanuel Terray.

Gérard Althabe apparaît pionnière, lorsqu'il affirme la nécessité d'une analyse permanente du rapport entre le chercheur et les sujets enquêtés, la connaissance d'un tel rapport étant indispensable au traitement des informations du terrain¹².

La réflexivité a pourtant déjà une histoire en anthropologie dont une des étapes saillantes est la publication de *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris, considérée comme une première tentative d'observation de soi en même temps qu'une analyse des autres¹³. Plus tard, Jeanne Favret-Saada qui mène son enquête sur la sorcellerie dans le Bocage français en 1969, fait de ses balbutiements sur le terrain le déclencheur d'une théorie : c'est en acceptant d'être partie prenante du jeu de pouvoir que l'ethnologue mène à bien sa recherche, passant d'« ensorcelée » à actrice du système sorcier (Favret-Saada, 1977). Une non-distance revendiquée a caractérisé aussi l'anthropologie visuelle de Jean Rouch qui refuse le regard objectivant, se sert du concept d'observation participante pour forger celui de « caméra participante » et, par la suite, « d'anthropologie partagée ». Il souligne ainsi l'interaction entre celui qui filme et celui qui est filmé et l'importance du *feed-back* comme étape incontournable de son travail. Dans la même perspective, Gérard Althabe et Valeria Hernandez procèdent à une déconstruction du concept d'« observation participante » lui préférant la notion d'« implication réflexive » et démontrent que la présence du chercheur est réinvestie dans le champ symbolique et social du terrain : sa position fait qu'il n'est pas observateur mais agent de la production du social. Cette implication se fait dans un

¹² « La manière dont l'ethnologue est "produit" en acteur, les transformations dont sa position est le cadre, les relations dans lesquelles il est impliqué font partie de l'univers social étudié et sont élaborées par le mode de communication dont il construit les termes » (Althabe, 1990).

¹³ Il s'agit de la reproduction « sans retouches » du journal tenu de 1931 à 1933 et publié par Michel Leiris en 1934, en qualité de secrétaire archiviste de Griaule lors de la mission ethnographique et linguistique « Dakar-Djibouti » dirigée par Marcel Griaule. Le livre jugé « inopportun » provoqua en effet la rupture de l'amitié entre l'écrivain et l'ethnologue.

premier temps malgré l'anthropologue, car il ne connaît pas encore les règles de la scène où il joue, malgré lui, un rôle (Althabe & Hernandez, 2004). Le long terme permet au chercheur, à travers une investigation permanente et une constante auto-analyse de sa position, de construire son rôle « à partir d'une pluralité de places qui varient ». La logique d'une recherche n'est donc pas autonome des dynamiques sociales qu'elle étudie. Dans le même sens, Pierre Bourdieu met en garde sur le fait que « toutes sortes de distorsions sont inscrites dans la structure même de la relation d'enquête. Ces distorsions, il s'agit de les connaître et de les maîtriser » (1993 : 1391).

Trois éléments principaux m'ont poussée à choisir le quartier de HautePierre, à la périphérie de Strasbourg¹⁴ : l'existence d'imaginaires contradictoires entre un quartier utopique dans sa conception et une cité stigmatisée, le manque d'éléments sur la sociologie actuelle du quartier et un processus de rénovation urbaine en cours, susceptible de provoquer des changements importants. J'avais décidé de mener une observation de type anthropologique¹⁵ afin de comprendre l'impact de la rénovation sur les pratiques du quartier.

¹⁴ Construit dans les années 1970 et classé zone à urbaniser en priorité (ZUP) et zone franche urbaine (ZFU), ce quartier souffre d'une image négative que la rénovation urbaine se propose de changer. Il compte 70 ha de superficie et 4 400 logements dont 3 700 logements locatifs sociaux. Le projet de rénovation urbaine (PRU) est lancé en 2009 par la municipalité.

¹⁵ J'ai commencé mon terrain en 2007 sans financement, par des entretiens exploratoires (une dizaine) avec des « personnes ressources » sur leur perception du quartier. Par la suite, j'ai mené un travail d'observation et de suivi de la rénovation urbaine au sein d'un projet de recherche du laboratoire AMUP de l'ENSAS. J'ai aussi participé, en tant que membre associatif, à de nombreux événements liés à la vie du quartier. Plus de 50 entretiens (parcours de vie, parcours résidentiels et associatifs) ont été menés par mes soins et ceux de Pauline Gaucher et Gille Vodouhé entre 2009 et 2010 au sein du projet de l'association Horizome. À partir d'avril 2012, j'ai suivi le processus d'aménagement de la place Érasme de sa conception à sa réalisation par Horizome, y compris les phases d'enquête auprès des habitants.

Dans cette partie, je montrerai comment le rôle que j'assume dans le jeu des acteurs et ses changements produit des dynamiques et évolue progressivement. Seul le long terme permet l'analyse de ces changements de position.

Lors de l'observation des dynamiques d'une rénovation urbaine, ce contexte omniprésent ressort fortement dans des carnets commencés en 2007 qui relatent mon « imprégnation ». Mes observations indiquent l'importance du langage lié aux acteurs du changement : chargés de mission, techniciens, politiques, puis progressivement des membres associatifs et des résidents du quartier s'expriment à travers des mots qui indiquent l'impact du processus de rénovation sur les dynamiques préexistantes. Ces mots (résidentialisation, désenclavement, clarification des espaces, mixité...) sont le signe d'une nouvelle structuration, ou d'un repositionnement de certains acteurs, au sein du quartier de Haute-pierre. L'expression « forces vives », par exemple, est employée dans les discours des acteurs du projet de rénovation urbaine (PRU) et dans les plaquettes liées à la concertation : ce terme définit des habitants et des associations appelés, par leurs compétences, à participer de manière active et impliquée dans les processus de concertation, mais indique également un classement entre ces « forces vives » (dont une partie seulement réside sur le quartier) et « d'autres », qui ne sont pas clairement nommées, mais sont définies à plusieurs reprises dans les réunions (jeunes « déviants », femmes « soumises », « cas sociaux », etc. : tous habitants du quartier). Les anciennes dominations semblent se reconstituer. Quel rôle va jouer l'anthropologue au sein de cette structure en recomposition ? En tant que « force vive » (malgré ma connaissance encore imparfaite du quartier, où je n'habite pas) j'étais invitée, en 2008, aux réunions qui ont précédé un « Forum pour la concertation » (Morovich, 2012). Lors d'un atelier préparatoire je me suis interrogée sur la position à prendre : donner mon opinion et participer à un possible requestionnement, ou garder la distance et me limiter à l'observation ? Il m'est apparu évident que toute posture allait me repositionner au sein du jeu des acteurs. J'ai alors décidé d'initier, avec des éducateurs de rue, une démarche

alternative à celle des ateliers qui consiste à récolter des questionnaires afin de donner la parole aux groupes peu présents aux réunions (*ibid.*, 2012). Cette démarche a provoqué un premier glissement : perçue dans un premier temps comme une personne extérieure et plutôt en lien avec les acteurs de la rénovation urbaine, j'ai, à partir de ce moment, assumé une position plus engagée auprès d'autres associatifs et des éducateurs de rue. Peu de temps après, j'ai conçu un projet pour les 40 ans du quartier¹⁶. Avec d'autres associations de Haute-pierre, j'ai impulsé des démarches qui visaient à questionner la rénovation urbaine et qui ont été reçues de manière inégale par le politique et les acteurs de la rénovation¹⁷. Ces actions (ces dérapages ?) se sont vues accompagnées d'une angoisse croissante, provoquée par des remises en cause venant du monde de la recherche qui me reprochait mon angle d'observation hétérodoxe et prônait une « distance majeure » par rapport au terrain comme gage d'objectivité. J'étais devenue une chercheuse impure, une « chercheuse pangolin¹⁸ » (Lavigne, 2007), à cheval entre le monde qui observe, et le monde qui est observé, celui des « objets de recherche », un dialogue et une multipositionnalité qui est de plus en plus fréquente¹⁹ mais qui se doit d'être explicitée et interrogée.

¹⁶ En collaboration avec l'artiste Marguerite Bobey, au sein de l'association Horizome. Ce projet a prévu des résidences artistiques, une exposition et un « temps fort ».

¹⁷ Des réunions inter-associatives afin de récolter la parole des habitants sur les « axes » de rénovation (2009), un cycle de conférences, l'« Observatoire des urbanités » qui visait à diffuser des questions autour du projet urbain (2009-2010), un questionnaire qui visait à interroger les acteurs du quartier sur un projet de terrain de golf proposé par l'adjoint du quartier (2011).

¹⁸ Le pangolin est pour les anthropologues un animal non conforme aux principes de séparation régissant l'univers. Chantal Lavigne emploie cette formule en décrivant sa position difficile de chercheuse sur le handicap alors qu'elle est mère d'une enfant sourde.

¹⁹ On peut notamment citer l'exemple des « conversions » d'anthropologues, dont un exemple récent est relaté par Anne-Marie Vuilleminot (2011) étudiant des chaman-soufis venant de l'Asie du Centre

Comment partager son anthropologie ?

Cette position ambiguë m'a permis, à travers une démarche interdisciplinaire, de faire évoluer mes outils d'analyse anthropologique. Les « parcours graphiques » (Nyang *et alii*, 2011)²⁰, des cartographies qui correspondent à une technique de restitution des données observées, ont mis en évidence une constante au sein de parcours biographiques les plus divers : la forte mobilité de personnes de tous âges et origines habitant le quartier. Suite à l'observation et à la transcription des dynamiques de déplacement (cartographies avec des enfants et des collégiens) et à l'analyse de plus de 50 questionnaires avec des personnes d'origines et d'âges différents²¹, il est apparu que « l'enclavement » des habitants de Hautepierre, mis en avant par les chargés de mission de la rénovation urbaine, était un prétexte majeur pour justifier des interventions spatiales, notamment des démolitions et une lecture sécuritaire de l'espace²². La mobilité des habitants, un impensé pour la rénovation urbaine, conduirait à admettre une autre hypothèse et à resituer Hautepierre au sein d'un contexte globalisé, non pas comme une enclave mais un espace en réseau, ouvert à des communications rappelant les territoires de la mondialisation « par le bas », transversaux aux espaces des nations, étudiés par Lamia Missaoui et Alain Tarrius²³. Ces données sociales observées ont été retranscrites dans l'espace cartographié afin de mettre en évidence les appartenances multiples des habitants. Cela montrait comment les personnes

(Kazakhstan, Ouzbékistan, etc.) et qui optait pour une posture méthodologique d'entre deux : celle de l'anthropologue initiée.

²⁰ Voir aussi Morovich (2014).

²¹ Questionnaires menés par Pauline Gaucher et moi-même.

²² Dans un article paru dans *Le Monde* de 2012, l'urbaniste Philippe Généstier constate à travers des exemples différents, que dans les dossiers techniques et les diagnostics préalables à une rénovation il y a l'usage des mêmes termes (enclavé, mixité...) et des mêmes catégories de pensée.
http://www.lemonde.fr/idees/article/2012/07/16/renovation-urbaine-arretez-le-massacre_1733330_3232.html#gtRBpvms5GysiQ5P.99

²³ Voir entre autres Tarrius (2002), Missaoui & Tarrius (2006) : 43-65.

représentées, à travers leur expérience, participaient au changement des lieux, alors que dans les représentations courantes – notamment celle de la rénovation urbaine – elles étaient passives, voir déviantes²⁴. Dans ces cartographies, quelques personnes représentées avaient été sollicitées pour une validation de leur parcours. Le processus de production des cartographies était donc surtout contrôlé par les acteurs de l'association²⁵.

Un autre exemple de partage de mon travail anthropologique a caractérisé le projet « Aménageons la Place Érasme ! »²⁶, un processus de renégociation et restructuration de l'espace public à travers une fabrique urbaine parallèle à celle de la rénovation, car elle s'inspire des pratiques et groupes sociaux existants. Né au sein d'un des « Ateliers territoriaux de partenaires », celui sur les « espaces partagés »²⁷, le projet remonte à la fermeture, en 2011, d'un passage indiqué comme étant « squatté » par des adolescents et jeunes gens (20-30 ans). Il s'agit là de la dernière mesure d'une série visant la « sécurisation » (en réalité une forme de stérilisation²⁸) de

²⁴ Voir quelques récits de personnes dont le logement a été démoli en 2011 (Morovich, 2014).

²⁵ L'association Horizome est composée de personnes en grande majorité extérieures au quartier, de classe sociale moyenne et ayant des métiers liés à l'art et à la culture (chercheurs en sciences sociales, artistes, urbanistes, doctorants...). On remarque une implication progressive d'acteurs du quartier au sein de l'association, notamment dans ses structures décisionnelles (Comité d'administration).

²⁶ Le projet de l'association Horizome, avec l'association Délits d'archi, consiste à créer, à partir de 2013, un jardin partagé ouvert, du mobilier urbain, ainsi que des structures de jeu pour les enfants, des barres de tractions pour le plus adultes.

²⁷ Il s'agit d'une initiative au sein de la « démocratie locale » de la ville de Strasbourg. Selon sa plaquette de présentation, l'objectif des ATP est celui d'initier un échange « transparent entre habitants, acteurs de terrain, techniciens et élus ». Ils concernent « Les concertations sur les projets de la collectivité... ».

²⁸ L'architecte et urbaniste Nicolas Soulier parle notamment de « stérilisation résidentielle » pour le phénomène de résidentialisation des grands ensembles (2012).

la place, à travers l'élimination des pratiques déviantes et la suppression progressive des bancs et de jeux, commencée quelques années auparavant par le bailleur, un processus commun à beaucoup de grands ensembles. L'observation menée sur le long terme par moi-même et d'autres membres de l'association Horizome a permis de constater dans un premier temps que la place, en apparence abandonnée, était toujours fréquentée par différents groupes d'acteurs : les enfants jouent et circulent à vélo, des femmes se posent sur l'herbe pour discuter, des groupes d'adolescentes et jeunes hommes n'ont pas déserté les lieux, malgré une fréquentation moins importante qu'auparavant. Lors des deux chantiers de construction, en 2013 et 2014, l'observation minutieuse des pratiques et des entretiens menés *in situ* avec les acteurs du projet²⁹ avait comme but d'en relater le processus. Un résumé des observations, accompagné par des photos, était posté sur internet en accès libre³⁰. On peut se demander dans un premier temps quel a été l'impact de cette anthropologie partagée sur les acteurs du projet. La visibilité de ma démarche était affichée et mon rôle d'observatrice me donnait le monopole d'une observation systématisée, mais me renvoyait aussi constamment au statut d'observée : l'aller-retour entre ces positions a permis à certains acteurs de s'exprimer librement sur ma présence. Parfois, ils me signifient leur accord : un jeune homme de 22 ans s'approche, nous échangeons pendant quelques minutes puis je le prends en photo, il me demande mon appareil et prend une photo de moi. Des adolescents me demandent sans cesse de les immortaliser. Des enfants exigent d'être filmés. Lors de la projection du film, on applaudit, on rit, on prononce à haute voix les prénoms des personnes filmées. D'autres fois ce sont des désaccords qu'on manifeste : on vient me rapporter qu'une jeune femme (25 ans) d'Haute pierre faisant un service civique à Horizome se demande ce que je fais là. Le fait d'être observée en permanence,

²⁹ En 2014, j'ai également filmé le chantier et réalisé un film documentaire.

³⁰ Site Facebook « Maille Éléonore, aménageons la place Érasme ! »

comme dans un laboratoire, la gêne. Un homme (35 ans) du quartier qui est aussi associé au projet et s'occupe du jardin partagé, vient se plaindre : il a été filmé à un moment où il ne le voulait pas. Il affirme que d'autres pensent la même chose. Mais elles comme lui seront d'accord pour être interviewés dans le film.

Ces positions différentes ont finalement le même but : celui de reprendre le contrôle de leur image, à travers un processus décisionnel qui les positionne en tant qu'acteurs. La caméra a été un moyen décisif de la prise en main de la parole par les acteurs.

On peut se demander également quels changements au sein de cette situation de terrain sont apportés par la présence des acteurs associatifs externes : quel est l'impact de la proximité des habitants avec Horizome, et *vice-versa* ? Par leur inscription dans cette association, des personnes n'ayant que peu ou pas accès à des réseaux institutionnels, ont initié des projets ou peaufinent leur mise en route grâce à la facilitation des sujets associatifs : un projet de restaurant déjà bien avancé obtient des nouveaux partenaires, un projet d'auto-partage s'esquisse, la mise en place d'un atelier de musique se poursuit, etc. D'autre part, l'implication d'un nombre important d'acteurs stigmatisés (garçons adolescents ou hommes adultes) au sein du projet a insufflé une démarche de déstigmatisation de ces derniers, en raison d'une proximité relationnelle avec des acteurs faisant partie de classes plus aisées (la grande majorité des membres d'Horizome venant des classes moyennes). En revanche, des clivages naissent au sein de cette nouvelle configuration. Si Horizome a désormais impliqué des habitants du quartier au sein de sa structure de décision, une division symbolique entre « les habitants » et « les membres d'Horizome » persiste, ainsi que l'illusion d'une parité de positions : assis autour de la même table, pendant les réunions, et au sein des projets, celles et ceux qui parlent et décident sont toujours les mêmes. Malgré des avancées notables, les anciennes dominations subsistent. Des tensions spatiales demeurent également sur la place Érasme entre les groupes d'acteurs et des associations que le processus de rénovation urbaine vient restructurer : une compétition pour le peu de postes offerts, des tensions entre

des associations préexistantes qui se sentent désormais concurrencées par les nouveaux acteurs d'Horizome, ayant un capital culturel plus en phase avec l'offre de la rénovation urbaine (et tout en agissant parfois de manière indépendante par rapport à cette dernière). Mais je remarque aussi un espace social partagé par des acteurs d'origine socioculturelle très différente. Un exemple parmi d'autres, en 2016, M., cadre à Horizome, fait un voyage d'un mois avec Me. qui a fait son service civique à l'association et qui l'invite dans sa famille au Sri Lanka.

Sur la Place Érasme, cette forte présence d'acteurs (enfants, femmes, adolescents, hommes de 20-30 ans, acteurs associatifs, acteurs externes en visite) et le fait que l'association procède à quelques embauches, valorise les jeunes stigmatisés aux yeux des autres usagers, provoquant un apaisement de certains clivages préexistants. F., urbaniste qui réside à l'association pendant quelques semaines au printemps 2016, me confie qu'une correspondante du quartier pour la mairie de Strasbourg avait signalé la nécessité de faire de petites réparations place Érasme. Le lendemain, l'équipe de l'association constate que les réparations sont déjà effectuées par les habitants. « Elle a dû admettre que cette place marchait ! ».

Conclusion

Pierre-Joseph Laurent (2011 : 46) identifie un double contentieux dans le métier d'anthropologue : par sa seule présence, il véhicule la vérité de sa culture et serait vecteur d'une domination ; d'autre part, l'anthropologue ne peut s'extraire des conséquences de sa « nécessaire implication » sur le terrain.

Quelle leçon peut-on tirer du dernier exemple donné ? Qu'est-ce que fabrique l'observation anthropologique au sein de ce quartier populaire en forte mutation urbaine ? Le terrain de longue durée, cette entrée dans les raisons de l'autre, peut apporter des éléments qui ne sont pas visibles à travers une démarche plus distanciée.

J'estime que la grande proximité avec ses interlocuteurs provoquée par l'engagement sur un terrain glissant, est nécessaire dans le conteste stigmatisé des quartiers populaires. De plus, loin de fausser la donne, cette démarche est productrice de discours scientifique. Cependant, la maîtrise de cette observation est impérative, notamment en relation avec la compréhension de la position de l'anthropologue en tant qu'acteur d'une domination, et le partage des données récoltées avec ses interlocuteurs car elle initie l'ouverture d'un espace commun et son analyse. De plus, la position d'observatrice, négociée grâce à l'implication associative, représente un atout à condition qu'elle soit également traitée de façon réflexive. Toutefois, cette implication maîtrisée n'est pas exempte de tensions à l'intérieur de l'association elle-même, dont l'enjeu majeur n'est pas le discours analytique produit par le chercheur, mais la survie de la structure qui se joue entre la coexistence avec les autres acteurs associatifs et la cohabitation avec les pouvoirs institutionnels, acteurs importants de la rénovation urbaine.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALTHABE G., 1990. « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, 14 : 126-131.
- ALTHABE G., HERNANDEZ V., 2004. « Implication et réflexivité en anthropologie », *Journal des anthropologues*, 98-99 : 15-36.
- ALTHABE G., SELIM M., 1987. « Production de l'étranger », *Vers des sociétés pluriculturelles : études comparatives et situation en France*. Paris, ORSTOM : 379-381.
- BACQUÉ M.-H., SINTOMER Y., 2002. « Peut-on encore parler de quartiers populaires ? », *Espaces et sociétés*, 108-109 : 23-45.
- BAZIN L., SELIM M., 2007. « Regards sur l'anthropologie des banlieues en crise », *Journal des anthropologues*, 108-109 : 239-247.

- BENVENISTE A.**, 2007. « La construction de l'altérité », Assises de l'ethnologie et de l'anthropologie en France, 12-15 décembre 2007.
- BOUILLON F.**, 2006. « Pourquoi accepte-t-on d'être enquêté ? Le contre-don, au cœur de la relation ethnographique » in BOUILLON F., FRESIA M. & TALLIO V. (dir.), *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris, CEA/EHESS : 75-95.
- BOURDIEU P.**, 1993. *La misère du monde*. Paris, Seuil.
- BOURDIEU P.**, WACQUANT L., 1992. *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris, Seuil.
- CASTEL R.**, 1995. *Les métamorphoses de la question sociale*. Paris, Fayard.
- COLLEYN J.-P.**, 2004. « Jean Rouch, presque un homme-siècle », *L'Homme*, 171-172 : 537-542.
- DEVEREUX G.**, 1980. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris, Aubier.
- DUBET F.**, 1987. *La galère : jeunes en survie*. Paris, Fayard.
- EPSTEIN R.**, 2015. « La "nouvelle politique de la ville" au prisme des évaluations du passé » in KIRSZBAUM T (dir.), *En finir avec les banlieues ? Le désenchantement de la politique de la ville*. La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube : 158-171.
- FASSIN D.**, 2006. « Riots in France and Silent Anthropologists », *Anthropology Today*, 22(1) : 35.
- FAVRET-SAADA J.**, 1977. *Les mots, la mort, les sorts. La Sorcellerie dans le bocage*. Paris, Gallimard.
- GUTWIRTH J.**, 1978. « L'enquête en ethnologie urbaine », *Hérodote*, 9 : 38-55.
- GUTWIRTH J.**, 2012. « Préface », in TEISSONNIÈRES G. & TERROLLE D. (dir.), *À la croisée des chemins. Contributions et réflexions épistémologiques en anthropologie urbaine*. Paris, Éditions du Croquant : 7-13.
- LAURENT P.-J.**, 2011. « Observation participante et engagement en anthropologie », in HERMESSE J., SINGLETON M. &

- VUILLEMENOT A.-M. (dir.), *Implications et explorations éthiques en anthropologie*. Louvain-La-Neuve, l'Harmattan/Academia.
- LEPOUTRE D., 1997. *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*. Paris, Odile Jacob.
- LAVIGNE C., 2007. « À qui appartient l'objet de recherche ? Penser l'implication du chercheur dans son objet : le handicap (surdité) », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 4 : 23-39.
- MISSAOUI L., TARRIUS A., 2006. « Villes et migrants, du lieu-monde au lieu-passage », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 22(2) : 43-65.
- MOROVICH B. (dir.), 2011. *Mobilités*. Strasbourg,  d. Horizome.
- MOROVICH B., 2012. « Concertation et projet urbain à HautePierre (Strasbourg) », *Revue des sciences sociales*, 47 : 64-72.
- MOROVICH B., 2014. *Place Érasme : ethnographie d'une participation* (film documentaire). (V1), Barbara Morovich : images et réalisation, Domenico Autolitano : montage. DVD, coul., 53'.
- MOROVICH B., 2014. « Quelle "graphie" ? Représenter les parcours de vie dans un quartier populaire : un défi transdisciplinaire ». Séminaire EHESS, « Frontières et mouvements de la ville, écritures, descriptions et transformations », 20 mars 2014.
- MOROVICH B., 2014. « Entre stigmates et mémoires : dynamiques paradoxales de la rénovation urbaine », *Articulo – Journal of Urban Research* [online], Special issue 5.
- NYANG M., GAUCHER P., MOROVICH B., ZABE G. & GUINCHARD C., 2011. « Cartes de mobilité », in MOROVICH B. (dir.), *Mobilités*. Strasbourg,  d. Horizome.
- PAQUOT T., 2008. *Conversations sur la ville et l'urbain*. Gollion,  d. Infolio.
- RAULIN A., 2000. *L'ethnique est quotidien. Diasporas, marchés et cultures métropolitaines*. Paris, L'Harmattan.
- SEDEL J., 2009. *Les medias & la banlieue*. Lormont/Paris,  d. Le Bord de l'eau.

SELIM M., 1979. *Rapports sociaux dans une cité HLM de la banlieue nord de Paris. Le clos Saint-Lazare à Stains*. Thèse d'anthropologie sociale et ethnologie. Paris, EHESS.

SELIM M., 2006. « Une anthropologie entre banlieues et monde », *Multitudes*, 27(4) : 195 -201.

TARRIUS A., 2002. *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades des économies souterraines*. Paris, Balland.

SOULIER N., 2012. *Reconquérir les rues. Exemple à travers le monde et pistes d'actions*. Paris, Éditions Ulmer.

TEISSONNIÈRES G., TERROLLE D. (dir.), 2012. *À la croisée des chemins. Contributions et réflexions épistémologiques en anthropologie urbaine*. Paris, Éditions du Croquant.

VUILLEMENOT A.-M. (dir.), HERMESSE J. & SINGLETON M., 2011. *Implications et explorations éthiques en anthropologie*. Louvain-La-Neuve, l'Harmattan/Academia.

Résumé

Quelle est actuellement la place de la recherche anthropologique qui concerne les quartiers populaires en France ? Cet article naît de l'interrogation sur le rôle actuel de la discipline et de ses méthodes au moment crucial du changement des quartiers « sensibles », notamment à travers les processus de bouleversement urbain. Qu'apportent l'ethnologie et l'anthropologie sur ces terrains, au-delà d'une méthode ethnographique plébiscitée par toutes les sciences sociales ? Cet article pose quelques jalons pour une « anthropologie partagée », notamment à travers un terrain effectué dans un quartier de la périphérie de Strasbourg (France). Dans cette arène, j'ai assumé un rôle qui était imposé par le jeu des assignations. Cependant, mon engagement dans un processus associatif est venu dévier mon approche, engendrant des requestionnements méthodologiques.

Mots-clefs : quartiers populaires, anthropologie urbaine, associations, méthodologie.

Summary

Which “Right of Citizenship”?

Shared Anthropology in Working-class Neighborhoods

Which place does anthropological research on working-class neighborhoods in France currently occupy? This article questions the role of the discipline and its methods at a crucial transitional moment for underprivileged neighborhoods, notably due to processes of urban change. What do ethnology and anthropology contribute to fieldwork, beyond an ethnographical method approved by all social sciences? In this article, I lay the initial groundwork for a “shared anthropology”, in particular through fieldwork carried out in a neighborhood in the outskirts of Strasbourg (France): how was I affected by this investigation? Initially, I assumed a role imposed by the assignment. However, my commitment to an associative process came to divert my approach, engendering methodological re-questionings.

Key-words: working-class neighborhood, urban anthropology, associations, methodology.

* * *